

Nous ne pouvons d'ailleurs expliquer mieux que Drummond lui-même, pourquoi il a choisi cette forme spéciale :

"Ayant passé ma vie entière parmi les Canadiens-Français, je me suis mis à les aimer et à les admirer. J'ai compris que si beaucoup d'Anglais connaissaient aussi bien que moi les Canadiens-Français des villes, ils ont eu cependant peu d'occasions de pouvoir étudier l'habitant. J'ai alors entrepris de peindre quelques types, et il m'a semblé que, le meilleur moyen de parvenir au but que j'avais en vue, était de laisser mes "amis" raconter leurs histoires à leur manière, comme ils les racontaient eux-mêmes à des auditeurs anglais qui ne parleraient pas le français."

Il est donc bien évident que Drummond n'a pas employé ce langage par simple désir d'originalité.

Souvent, l'emploi d'un dialecte ajoute au pittoresque et au comique du récit, et, parfois aussi, à l'harmonie du vers, mais dans le cas qui nous occupe, il nous paraît prouvé que ces considérations furent absolument étrangères au choix du poète.

Il voulait faire un portrait exact de l'habitant. Il voulait le présenter à un auditoire anglais, il lui a donc fait parler le langage que cet habitant aurait forcément parlé s'il s'était présenté lui-même.

On a prétendu que ce dialecte n'existait pas, qu'il n'était qu'une invention spirituelle du Docteur, comme le dialecte des Ballades de Hans Breitman qui est un composé d'allemand, d'anglais et d'argot américain qui n'a jamais été parlé par personne. Ce qu'il y a de plus singulier est que cette opinion a été émise par un Canadien-Français, dont le nom ne nous est pas parvenu. Ce monsieur, connaissait mal son pays, car ce dialecte est le seul anglais que parlent les Canadiens "des campagnes", tous les gens qui ont vécu au milieu d'eux sont unanimes à ce sujet.

Un critique anglais a traité la langue de Drummond non seulement de jargon mais de bafouillage ; et tout en admettant que Rudyard Kipling soit parvenu à produire d'admirables choses en "Cockney", que Barry Paine ait fait des vers d'une délicieuse harmonie dans un "parler" plus vulgaire encore ; que Mistral et Roumaville en Provençal ; que Burns en écossais et Barnes en dialecte du Dorset, nous aient donné de quasi chefs-d'œuvre ; il conclut que le "Génie" lui-même ne pourrait rien tirer d'un tel assemblage de "cuirs", de solécismes, de dislocations absurdes et d'adjonctions de mots étrangers.

Cela prouve simplement que ce critique n'a pas compris et il n'a pas pris la peine d'essayer de comprendre.

Ignorant tout, et du sujet et du langage, il a condamné en bloc.

Tant pis pour lui, il a perdu quelques heures exquises, sa gloire n'en est pas augmentée et la renommée de Drummond ne s'en porte pas plus mal. Mais ceci vient appuyer la proposition souvent affirmée : que le défaut de la poésie dialectale est de ne s'adresser qu'à un public restreint.

En effet, pour goûter complètement un dialecte, il faut au moins en avoir une vague idée, autrement l'effort que l'on est obligé de faire à première lecture gâte souvent le charme du livre.

Nous nous rappelons une appréciation très bienveillante de "l'Habitant", dans laquelle était exprimé

le désir de voir un glossaire annexé au volume ; ce qui indiquait bien que l'intelligence en avait été difficile.

Il semble cependant que ce reproche ne soit ici peu ou pas fondé, car les poèmes de Drummond ont atteint un chiffre d'éditions absolument énorme pour de la poésie.

Mais il faut remarquer que laissant de côté le Canada, c'est aux Etats-Unis que cette œuvre a rencontré l'accueil le plus productif, et qu'aux Etats-Unis les livres écrits en dialectes de tous genres, inventés ou existants, sont extrêmement nombreux. Le public est donc habitué à ces formes particulières qui se ressemblent toutes un peu.

Un grand nombre de Canadiens sont installés de l'autre côté de la frontière, et dans certains Etats le dialecte de Johnnie Courteau n'a rien de surprenant pour personne ; on l'entend à chaque pas.

Les livres écrits en dialecte créole ont également contribué à familiariser le public avec ces formes particulières. Bien que le dialecte créole ait une prononciation différente de celle du dialecte de Drummond, il y a cependant, entre eux, plusieurs points de ressemblance dont le principal est l'adjonction de mots français.

Mais il est probable que beaucoup d'Anglais, comprennent difficilement la langue de l'Habitant.

Ceci dit quant à l'outil choisi par Drummond, voyons quel parti en tirer ?

Il ne faudra pas chercher dans les poèmes de l'Habitant ces rimes merveilleusement ciselées, ces vers polis comme une lame d'épée, qui font pâmer d'admiration les artistes amoureux, avant tout, de la forme.

Le vers n'est que médiocrement harmonieux, le rythme est un peu cahoté.

Ces poésies n'ont à être lues seulement des yeux, car elles sont faites pour la lecture à haute voix et demandent une accentuation spéciale, entièrement différente de l'accentuation anglaise correcte. Si l'accent se déplace, la cadence est détruite, le charme est rompu.

L'instrument lui-même, peu fait pour les variations savantes d'une métrique raffinée, et le souci de la vérité qui semble être la continuelle préoccupation du poète, ont encore contribué à ce résultat.

Peu lui importe que la mesure soit plus ou moins heurtée, l'expression doit être "true to life".

Il n'est pas de ceux qui sacrifient à la perfection impeccable du vers, la moindre parcelle de pittoresque, d'émotion ou d'humour.

C'est à cela qu'il tenait avant tout, et, disons le bien haut, il y a merveilleusement réussi.

Les peintures qu'il nous donne sont admirablement suggestives, vivantes et vraies. Passionnément épris de la nature qu'il a étudiée en savant, c'est en artiste qu'il nous donne le résultat de ses longues contemplations. Les parties descriptives de son œuvre sont à la fois colorées et plastiques. Nous voyons se dresser devant nous les âpres montagnes, frémir les grands pins, éclater le soleil sur le miroir d'argent des lacs immobiles, nous sentons le vent frais des grands bois qui doucement nous caresse, la forte senteur de la forêt dilate nos narines ; nous voulons partir, quitter ces villes empuanties par la fumée des usines, ne plus entendre le brou-haha de la rue, échapper à cette agitation fébrile et transitoire, nous voulons être seuls avec la nature telle que Dieu l'a faite,